

*lapageblanche*  
*juillet/août(2001)-numéro(13)*



## *Ariane Ariane*

Nuestro tiempo cotidiano alimentábase del carbón de las estufas y del aire de la tarde. Cuántas veces encendimos leña seca bajo el pórtico del invierno aún contra el viento nórdico de la pobreza. Límites que no olvido: la mandolina de Nápoles entre tus manos, los libros dispersos sobre la cama y la ropa tendida en el interior del dormitorio, los viejos paseos por los alrededores de la provincia y el descanso junto a los postes de telégrafos con un fondo de vacas atardecidas pastando al pie de las colinas. El regreso a nuestra casa de campo y comenzar a soltar puertas para que la noche nos enterrara sin lámparas en la oscura pasión de las horas. Sobre las llaneras del corazón apacentamos el fuego del rebaño que engendrábamos cuando el sol o la luna posábase en el enero de nuestras frentes. Luego volver a la ciudad, luego los polvosos muros de adobe desbordándose como fragatas o países en llamas bajo el cruel estaño del verano. Vos sorprendida por cuilligargas y pálidas hijas de Modigliani que te miraban desde la sala de sus casonas o desde el fondo de sus zaguanes descharchalados por la luz del mediodía. La soledad de un caballo bajo la fronda, inmóvil y abandonado como un vagón lejos de la estación y atravesado por el viento o el blanco de las palomas sobre el rojo de los tejados que abril arrojaba desde un cielo azul y callado. Era el verano y el dulce tiempo humano acumulaba adioses y umbrales para el idus que las aguas preparaban desde lo alto, porque la estufa ardía y la tarde brincaba entre las llamas encendiendo la casa de tus ojos como un día de ventanas infinitas.

Notre vie quotidienne se nourrissait du charbon pour les poêles et de l'air de l'après-midi. Combien de fois n'avons-nous pas allumé du bois mort sous le porche de l'hiver, et même contre le vent du nord de la pauvreté? Ce sont des limites que je n'oublie pas: la mandoline de Naples entre tes mains, les livres en désordre sur le lit et le linge à sécher à l'intérieur, dans la chambre, les balades de toujours alentour dans le pays et les pauses à côté des poteaux télégraphiques avec, au fond, des vaches crépusculaires paissant au pied des collines. Le retour à notre maison des champs, et se mettre à délier les portes pour que la nuit nous ensevelisse sans lampe dans l'obscur passion des heures. Sur les plaines du cœur, nous fimes paître le feu du troupeau que faisait naître le soleil ou la lune en se posant sur le janvier de nos fronts. Puis revenir à la ville, puis les murs de torchis poussiéreux qui se défaisaient comme des frégates ou des pays en flammes sous l'étain cruel de l'été. Toi, surprise par les longs-cous et pâles filles de Modigliani, qui te regardaient depuis les salles de leurs grandes bâtisses ou du fond des vestibules décomposés par la lumière de midi. La solitude d'un cheval sous les frondaisons, immobile et abandonné comme un wagon loin de la gare et traversé par le vent ou la blancheur des colombes sous le rouge des toits qu'avril jetait depuis un ciel bleu et muet. C'était l'été et le doux temps humain accumulait les adieux et les seuils pour les ides que les eaux préparaient dans les hauteurs, parce que le poêle brûlait et que l'après-midi bondissait entre les flammes, embrasant la demeure de tes yeux comme un jour de fenêtres infinies.

*Santiago Molina*

Traduction: Paul Raucy

# La Page Blanche

juillet/août (2001) - numéro (13)

<i>simple poème</i>	3
Ariane - Santiago Molina	
<i>éditorial</i>	5
La littérature en... vacances	
par Constantin Pricop	
<i>le poète de service</i>	6
Catherine Raucy	
<i>moment critique</i>	8
Sur les instances critiques	
par LJH	
<i>poètes du monde</i>	10
par Valery Oisteanu	
<i>dialogue en poésie</i>	13
Poésie et psychanalyse : Grupo Cero	
<i>non poésie du monde</i>	22
Copii Qu'on Forme	
<i>e-poésie</i>	24
Eric Bertomeu	
Jean.Michel Niger	
Hervé Chesnais	
Laurence de Sainte Maréville	
Pierre Lamarque	
Marcel Peltier	
Marcos Winocur	
<i>la page blanche</i>	35

## La littérature en... vacances

Dès que les vacances s'annoncent, les magasins, littéraires ou pas littéraires, commencent à publier des rubriques ayant comme titres des syntagmes très séduisants comme: « livres de l'été », « livres de vacance », « livres de saison »... Et on nous offre sous ces rubriques des listes de titres « de l'été », « de vacance », « de saison »... Presque tout le monde comprend, bien sûr, qu'il s'agit des affaires, de la publicité, que le but de telles annonces c'est de vendre plus - parce que, il faut comprendre, n'est ce pas, l'édition est, quand même, un commerce, un... business... Mais, même si on comprend qu'il s'agit d'un truc qui tient du monde de l'argent, on ne peut s'empêcher de se demander s'il n'y a pas quand même, du point de vue artistique, une base, quelque chose de vrai là-dedans... En bref, on peut se demander s'il n'existe pas vraiment une littérature de... vacances, des oeuvres qui, au contraire des autres, sont plus faciles à lire, à comprendre (parce que, une oeuvre de... saison, n'est-ce pas, cela veut dire, en fin de compte, quelque chose qui peut être lu sans grands efforts, en s'amusant, etc.)...

Et si cette question a surgi, elle commence à faire naître tout de suite d'autres questions.

S'il y a une littérature (une vraie littérature...) qui peut se lire en s'amusant, à quoi bon l'autre littérature, pas si amusante ou même pas du tout amusante?

Et, peut-on se demander encore, il y a peut-être des genres littéraires qui sont plus... plaisants à lire que d'autres? Ou (nous sommes encore sur le fil de ces questions), on peut s'interroger sur les « buts » (si on se permet d'employer un tel mot...) de la littérature:

n'est-ce pas son dessein que de nous distraire, de nous faire sentir bien, comme dans d'éternelles vacances?

Il faut d'abord dire qu'une telle idée est complètement dépourvue de sens du point de vue des belles-lettres. Le « but » de la littérature n'est pas d'amuser (ou, en tout cas, pas celui-là d'abord); il n'y a pas des genres plus... agréables que d'autres, en un mot, pas de littérature de vacances... sinon... toute la littérature est une littérature de vacances... On n'a pas besoin des vacances pour entrer dans l'espace de la littérature...

Il y a une littérature comique, c'est vrai - mais son rôle n'est pas seulement celui de divertir; dans les vraies oeuvres le rituel de la lecture ne s'arrête pas à la distraction, la cible est plus profonde...

Pour être plus exact : pour passer dans l'espace littéraire il ne faut surtout pas que l'esprit soit en vacances. La littérature - la vraie, je le répète, parce qu'on fait souvent des confusions en ce sens - présuppose qu'on fasse un effort, qu'on comprenne.

L'écrivain refait le monde et ce parcours n'est pas facile, même s'il se fait par l'intermédiaire du rire. Bien-sûr, il ne faut pas nous imaginer lecteur en sueurs, courbé sur les pages de son bouquin, mais la littérature présuppose la présence entière de celui qui veut suivre un écrivain. Je ne parle pas de la responsabilité de la pensée, de... l'éthique du modelage qui peut être le résultat de l'influence des esprits littéraires - je ne parle pas de ça... parce-que nous sommes en vacances - mais..., quand même... on ne peut s'imaginer qu'on peut répondre aux exigences du monde spirituel en envoyant notre pensée en vacances...

Et alors, la littérature des vacances, de l'été, de saison? Et alors, rien, ça n'existe pas, c'est une invention des commerçants qui vendent des livres. Quelque fois vraiment on trouve sur leurs listes des livres de vacance - mais pas de littérature; d'autres fois il s'agit vraiment de littérature, mais ce sont des livres introduits abusivement dans cette catégorie. Dommage, la littérature n'a pas de vacances.

Constantin Pricop

# l e p o è t e d e s e r v i c e

## Catherine Raucy

*J'écris, comme beaucoup, depuis mon adolescence, mais par intermittences. J'ai écrit quelques nouvelles (une ou deux publiées dans *Ecrits... vains*), un scénario de film historique (tentative sans suite), et depuis un an des poèmes de façon plus suivie ; c'est une «petite forme» qui convient mieux à ce que je peux faire (manque de temps) et à ce que je cherche : j'étais depuis quelques temps bloquée dans l'écriture narrative par une recherche sur le style, le verbe, que je peux mieux satisfaire dans la poésie.*

*Pourquoi la poésie en prose ? J'ai pratiqué les vers dans mon adolescence, mais cette écriture reste pour moi un peu désuète, trop figée, voire utilisable dans la parodie : aucun espoir d'être un jour Baudelaire ou Mallarmé..*

*Je pratique parfois le vers libre, mais ce découpage ne s'impose à moi que rarement. Il y a, il me semble, plus d'humilité et de rigueur dans la poésie en prose. Comme pour beaucoup (là encore, je ne suis guère originale), les modèles sont Rimbaud, Baudelaire, Ponge et le Claudel de *Connaissance de l'Est*. La fulgurance de Rimbaud est quelque chose d'essentiel, mais aussi d'inaccessible.*

*Je cherche d'abord à être lisible, et à capter le plus justement possible des instants.*

Catherine Raucy

## Ailleurs

Il y a quelque temps, tu as voulu partir. Ailleurs. Rouen t'excède, et les longues après-midi, et le froissement sans cesse des arbres sous la pluie.

Mais tu es encore là.

Maintenant il y a du soleil, et les squares vides poudroient. Les bassins parfois te reflètent en silence.

Les bibliothèques sont fermées, les spectacles sont mornes. Sans plaisir et sans volonté, tu guettes jusqu'au soir de rares passants, un livre sur les genoux.

Demain viendra sans que tu te sois vraiment ennuyé. Le ciel se fait plus changeant, les gens plus nombreux sur les trottoirs quand tu rentres tard sans avoir vu personne.

(1980)

## A connaissance de l'aube

Quand il se réveille, c'est encore la nuit. Il dégage ses mains, écarte le tissu de son visage ; il reste allongé, ses mains se touchent confusément, sentant du bout des doigts les blessures. Le sang palpite, la chair est là, mais il n'a plus mal, comme si toute la mémoire du corps l'avait quitté. Pourtant il se souvient, il sait ce qu'il a souffert ; mais il ne fait plus que le savoir. Ce qu'il a vécu est derrière lui, à jamais.

Par les interstices de la pierre filtre un faible jour gris, hésitant. Il bouge, il se redresse sur la couche, il respire l'odeur du tissu imprégné d'aromates, à la fois envoûtante et sèche. Ces sensations sont les premières ; il les retrouve et elles sont neuves. Le ressuscité se dégage doucement de sa mort : au-delà de sa condition d'homme, et ne sachant pas encore ce que c'est qu'être dieu ; au-delà, et connaissant cette grâce infinie de pouvoir encore être atteint par le monde.

Un rayon de soleil glisse jusqu'à lui, mince, impérieux. La lumière l'appelle. La lumière l'appelle, et il sort.

(juin 2000)

## Liberté dans la chambre

Lentement le vélo roulé dans les couloirs, pour ne pas abîmer la peinture ; le vélo posé dans l'entrée, au milieu des chaussures, dans le creux des manteaux. L'inconfort des appartements trop petits compensé par la liberté de rouler au-dehors, au long des rues, par l'impression de grand air et de campagne qu'accentue le vent de la course dans les pentes, transformant la ville en un espace ouvert, aéré. Si bien que rentrer le soir, gêné aux épaules entre les murs, et même porter la machine dans les escaliers étroits, tout cela n'est rien au regard de ce qu'elle nous découvre.

(septembre 2000)

## Le vide et le plein

La main déposant les oeufs dans le panier de fil de fer, un par un, le grain doux des coquilles pleines à peine entrechoquées, les masses claires et les ombres doucement réparties dans cette solidité aérienne ; le panier soulevé par l'anse, le poids surprenant précautionneusement porté sur le chemin, près des fossés herbeux, le long des vergers de mars ; le retour jusqu'à la cuisine où on le videra, prenant les oeufs un par un, rendant son vide au panier de fil avant de le suspendre au-dessus de l'évier, comme en attente.

(mars 2001)

## *Matinales matérielles*

Aux Etats-Unis plutôt qu'en France, pour la consistance du liquide, la taille de la tasse. Le café versé d'une main nerveuse, la grosse cafetière vite reposée sur la plaque chauffante. Et le parcours périlleux commence, la tasse bougeant légèrement sur la soucoupe au rythme de la marche, le café qui danse -- ni l'onctuosité du crème, ni la densité de l'express dans la petite tasse elle-même serrée, lourde, compacte --, le café américain, presque de l'eau, débordant presque, maintenu pourtant dans ses bords par l'amorti souple du poignet. A l'arrivée les sons clairs, victorieux, du bois, de la faïence et du métal entrechoqués, pendant que le café lentement ralentit sa danse, laissant échapper la fine vapeur d'un liquide de peu de goût, chaud et léger comme un souvenir.

(octobre 2000)

## *L'hiver de Delft*

Le bleu à peine visible de la nappe, d'où monte une lumière froide où brillent les bijoux légers, les clous de cuivre de la chaise. Donnant à la fourrure blanche, au jaune de la robe une vigueur nouvelle, comme un petit vent frais brusquement survenu, par la fenêtre ouverte sur l'hiver de Delft. Dans le visage ovale ces yeux vifs, sur un fond d'ombre grise, austère et attentive Cherchant en nous le mot qu'il faut écrire, la pointe de la plume prête...

(mars 2001)

## *La piscine*

La piscine couverte, éclairée dans la nuit tombante, à l'orée de la ville. Comme un immense coquillage, une caverne lumineuse, ouverte entre jour et sommeil. Sur le trottoir quelques nageurs nocturnes, dans les oreilles encore les bruits et le froissement de l'eau, son odeur sur la peau, sous la manche. Ombres complices un instant arrêtées, la nuit suspendue à leurs lèvres, entre la lumière du dedans et le retour à la sombre paix du dehors.

(avril 2001)

## *Avenue Marceau, la nuit*

Avenue Marceau, la nuit, une femme s'arrête, silhouette élégante et sombre. Lève une jambe, le genou plié, échassier insolite. Fouille en son sac rouge et repart, miniature nocturne.

Derrière nous rayonne la place de l'Etoile, le monument doré de lumière : Paris la nuit dans les coulisses des Champs-Élysées bruissants, aux marges du sommeil.

(juin 2001)

## *Le goût du pain*

Ce trésor du pain chaud tenu dans les mains, sous un ciel gris d'octobre, contre le vent gardant cette chaleur de la nourriture craquante : une portion du monde que l'on croque, et salive, et avale; goût d'enfant, saveur minérale et tendre accompagnant le rythme de la marche, dans le froid retrouvé de l'automne.

(juin 2001)

## *Hana-bi*

Avec ton ami taciturne, tu vas le long de la plage ; il parle moins que la mer dont la voix profonde et le mouvement remplacent tes jambes mortes. Mais il est ce corps qui t'accompagne et reste avec toi, et tient au loin la solitude.

Plus tard, à la force des bras, tu descendras jusqu'au bord des flots. La plage est déserte et tu rentres seul, jusqu'à ce qu'une main inconnue te donne les couleurs dont ton âme s'épanouira.

(juin 2001)

**Catherine Raucy**

*l e p o è t e  
d e s e r v i c e*



## Sur les instances critiques

par LJH

Mettons qu'un gros éditeur injecte une brique dans un gros coup fumant ; le bouquin, très médiocre, très vendeur, est mis à prix à 100 francs, la marge de l'éditeur est de 10%, on prévoit d'en écouler 200 000 (je donne ces chiffres en complète inconnaitance de cause). Or, fiasco total, les ventes ne sont que de 20 000. Mettons qu'un petit éditeur sans le sou, sans moyens, sans presse, avec peu de contact dans la grosse librairie, sorte, je ne sais, les Chants de Maldoror, ou un recueil de sonnets d'Heredia, ou Alexis ou le traité du vain combat, de Yourcenar. Bien qu'il végète complet, ne peut rien faire, c'est plus fort que lui, il en vend quand même 1000, grand maximum, mais succès relatif. Laissons les profits et les pertes des éditeurs ; et ne considérons que les textes. Donc, 1000 exemplaires pour le bon, 20 000 pour le "coup fumant". Et traduisons : d'un côté, 20 000 lecteurs, peut-être satisfaits, mais qui se sont fait entuber, car leur satisfaction est vaine, à propos d'un ouvrage qui ne pouvait rien leur apporter ; de l'autre, 1000 lecteurs, qui même s'ils n'ont pas aimé, n'ont pas acheté en vain, puisque c'est leur faute, et qu'ils ont filé du fric, vital, à un éditeur et à un auteur. Et traduisons encore : la France comptant 60 millions de personnes, dont 40 de lecteurs potentiels, il y a pour le premier ouvrage 40 000 000 de personnes qui, malgré une publication, n'ont rien appris et rien raté, et pour le second, 39 999 000 personnes qui sont passés à côté d'un texte, un vrai texte, je veux dire, un texte, un texte, un texte.

Reprenons de plus haut.

La critique a plusieurs buts. L'universitaire, a tendance à rechercher les œuvres les meilleures, les plus riches, les

plus denses (idéalement ; dans les faits, il lui arrive de commenter des navets plus qu'exceptionnellement). On fait de la critique biographique sur l'œuvre de Virginia Woolf. De la critique génétique, sur comment a été écrite et composée la Recherche. De la critique stylistique, sur Racine (cf les belles études de Léo Spitzer dans ce domaine). De la critique structurale ou formaliste, sur la structure des récits en général, et des récits littéraires en particulier. De la critique thématique, sur ceci ou cela chez tel auteur, le temps, la représentation du dément, de la nature etc etc. Et beaucoup d'autres sortes de critiques. Globalement, cette critique ne s'intéresse qu'à des œuvres... intéressantes ; à savoir qu'on va laisser certains écrivains d'aujourd'hui de côté, parce qu'ils font, sous le nom littérature, de la merde en branche ou en barre, structurée par deux ou trois repompages stylistiques de Céline ou Gracq, et "habitée", "hantée", par deux ou trois thèmes littéraires revus et corrigés, mais qu'elle fait passer pour nouveaux (et ça marche, pour tous les lecteurs ignorants). Dire, chercher, expliciter ce qu'il y a d'énorme dans les œuvres, tel est le but intellectuel de cette critique.

Sans qu'elle le veuille ni ne le refuse, cette critique aide beaucoup l'écrivain, je veux dire, l'écrivain (et non le connard qui fait la télé pour rien). Là, il trouve, en clair, décortiqué, ce qu'il n'avait lui aussi que lu et vécu dans les œuvres - il y a le même rapport entre l'étude d'une œuvre et l'œuvre, qu'entre la théorie psychanalytique et le vécu psychique : l'une rend l'autre claire et manipulable. Là, donc, il apprend comment sont faits les meilleurs livres, et donc, apprend, virtuellement, à en faire de meilleurs lui aussi. Cela ne fonctionne pas à tous les coups, cela ne dispense pas de lire, mais à mon avis, c'est très nécessaire, d'être au courant de ces choses, linguistiques, sémiotiques, stylistiques etc. Il faut en bouffer en masse - c'est un métier à base de talent, de sentiment de vocation ET d'imitation, d'intégration de procédés trouvés chez les autres, remaniés etc. L'autre apport des critiques universitaires, c'est de dresser un inventaire de ce qu'il est possible de faire en littérature, et un état du stade qu'on a atteint. A savoir que, par exemple, après les réalistes, après les surréalistes, des secteurs sont morts et d'autres restent à explorer. Je veux dire par là qu'il est important, nécessaire et crucial de savoir ce que sont et font la Comédie humaine et les Chants magnétiques, pour écrire après eux. Pourquoi ? Parce que, Darrieussecq, ce que tu fais, ça n'apporte rien ; Sollers, ce que tu fais, hormis Drame, ce n'est bon pour personne ; parce qu'il y a des tas de choses (notamment les romans basés sur une histoire d'amour, ou sur des relations sexuelles), qui ne peuvent tout simplement plus se faire, parce que l'histoire de la littérature mondiale en a décidé ainsi : roman d'amour, la case est cochée, ce sont les Lettres portugaises, ça a pris tout le casier, qui es-tu pour vouloir venir évincer ce texte, avec ton remix ? Vous me direz : ces œuvres qui ne peuvent plus se faire, pourquoi se font-elles encore ? C'est que vous êtes un fin penseur. Je réponds, eh bien, tout simplement, ce n'est, comme la mort du Seigneur pour Nietzsche, pas encore venu à votre oreille, qui est petite, ni à vos yeux, qui sont de taupe. Après les réalistes par exemple, François Bon vient nous faire, avec Temps Machine,



une sorte d'hyperréalisme poétique centré sur le monde du travail ; bien vu ; c'était possible, c'était nécessaire, c'est bien, il l'a fait, c'est un grand texte ; maintenant, n'essayez pas de refaire une chose similaire avec des moyens inférieurs : la case est prise. Par contre, vous pourrez vous en inspirer, en intégrer des bouts à autre chose, quand la critique (ou notre propre œil d'aigle) l'aura décomposé en nutriments assimilables. Autre exemple : après tous les stylistes majeurs, d'une grandeur incommensurable, de ces deux derniers siècles (Céline, Gracq, Mallarmé, Rimbaud, Ducasse, Yourcenar etc), ça ne devrait plus être possible d'écrire encore PLAT, plat comme cela se fait beaucoup, sans aucunement songer à " tordre le bâton avant de le plonger dans l'eau " (vous ne comprenez pas cette citation ? Vous écoutez trop peu les interviews de Céline) ; à noter qu'on a toute une forme de faux style, d'afféterie convenue, repompée dans Char, Bonnefoy, avec notre foutue poésie contemporaine qui ne vaut rien, moins que rien - ce n'est plus à faire. Voilà ce que fait la critique universitaire.

La critique journalistique maintenant. Elle s'occupe très majoritairement de littérature contemporaine, et traite également des rééditions d'auteurs et de textes parfois beaucoup plus anciens. Le problème, c'est son public : elle écrit, non tout à fait pour faire vendre des livres, mais en tout cas pour conseiller ou déconseiller des livres, à un public le plus large possible, ou au moins suffisant. Et c'est cela qui la grève : l'impératif de vendre la publication critique elle-même, amène d'abord un certain type d'œuvres à traiter, d'autre part une certaine forme pour en parler. On va choisir des auteurs déjà un peu connus, voire archiconnus, car le lecteur n'est pas là pour se faire administrer par voie oculaire un petit bottin de patronymes obscurs - il faut qu'on parle à sa connaissance préalable, et qu'on injecte seulement une dose minimale d'inconnu. Dans la forme, on ne va pas du tout traiter de problème de structure narrative, de champ sémantique, d'esthétique littéraire : on va plutôt raconter un peu l'histoire, donner des éléments biographiques (quoique, si l'auteur est nantais, a un chien et des cheveux gris, je ne vois pas bien ce que ça a à voir avec son texte), faire deux-trois blagues. Et si on veut élever le niveau, c'est-à-dire aller inmanquablement vers du plus riche, mais moins lisible, vers le commentaire et non la paraphrase et la bio, on se prend le mur, celui de l'incompréhension du lecteur de la publication critique ; on va pointer aux ASSÉDIC.

Et maintenant, c'est bon, tout est clair, dans cette chronique ? Oui. La critique universitaire aide quelques personnes, appelées auteurs, à faire des livres dignes de la littérature. La petite édition prend ces ouvrages (et d'autres, qui sont des navets), la grande édition en prend un peu aussi, mais en vend moins que de grosses conneries et de coups fumants (vous savez, le merveilleux " *La route du futur* ", de Bill Gates, où il nous fait part de ses " théories " (sic) sur le développement de l'informatique, en fameux analyste, philosophe, historien et prospectiviste qu'il est ; ou, le terrible ouvrage de Françoise Verny, dont, c'est tout dire, je ne me rappelle même plus le titre, et qui " peint ", toujours selon la même méthode descriptive

(employée surtout dans les villages du Béarn au 19<sup>è</sup> siècle) plusieurs amis à elle dont on n'a strictement rien à carrer). Il y a, donc, une minorité d'auteurs qui font du bon ; quelques éditeurs qui prennent, mais sont obligés de faire autre chose à côté, parce que c'est pas rentable ; quelques critiques journalistiques, qui font du boulot à propos de cette littérature vraie, mais vendent peu eux-mêmes, intéressent peu ; et enfin, tout un public qui

1. Achète les grosses merdes chez Auchan
2. N'achète pas la critique universitaire ni les auteurs qui valent le coup (ce qui expliquent le point 1 et qu'ils bouffent n'importe quoi, ignorants qu'ils sont)
3. Achète peu la critique journalistique et la contraint à demeurer souvent superficielle, quand bien même elle pourrait faire mieux
4. N'achète pas les textes, je veux dire, les textes
5. donc, ne permet pas au deux critiques de faire le tri entre, d'une part, le couple médiocres célèbres + médiocres inconnus (cf. les écrivains illettrés que référence Yahoo) et d'autre part les écrivains
6. et donc, non seulement passe à côté de tout, mais également fait passer tout le monde (critiques, autres lecteurs) à côté des textes qui valent la lecture, je veux dire, enfin vous me comprenez, des textes qui seront bons pour, dans cinquante ans, faire les joies du critique universitaire, des lecteurs du futur, et des auteurs de l'avenir qui y verront en réduction s'étaler toute l'histoire littéraire.

LJH

P.S.: pourquoi les médiocres me gênent-ils? Parce que, comme c'est évident, tout est interdépendant. La littérature est aussi un marché : s'il y a, dans l'offre, 990 textes ratés, nuls, ni faits ni à faire, et 10 textes valables, ces dix textes sont noyés ; s'il y a un milliard de franc qu'un lectorat national est prêt à mettre dans des achats de livres, 1000 médiocres de plus emportent moitié du pactole (c'est bien leur but!), je veux dire, ôtent ce pain de la bouche des auteurs valables (mettons Simon, Michon, et... moi peut-être?). C'est comme avec la cocaïne : chaque fois que vous en achetez, non seulement vous soutenez dix truands, mais encore vous ne donnez pas les 500 francs à quelque chose de positif - c'est vous qui fabriquez et remodelez le monde dans lequel vous vivez.

moment critique

p o è t e s  
d u m o n d e

par Valery Oisteanu

*To Gherasim Luca*

in memoriam

It's an ill wind which blows no one well  
We seem to throw flowers to the poets who cannot  
smell them anymore  
Eulogize ears that cannot hear our songs  
Bad news from Paris; Luca had jumped into the Seine  
Death to a fallen angel, by romantic surrender  
Like so many lovers with broken hearts  
Jazz bands play for necessary suicides  
This world has no place for poets  
Fish sing to his little body  
Barges, speedboats and ferries  
Feel the gravitational pull  
of this surrealist diver with no oxygen mask  
He floats on pure dream  
He sways on pure mad love  
Past Notre Dame, past St. Germaine du Pres  
He defies French poetry and its tragic language  
He retreats to the universal language of immortality  
Now we have to pay attention to his prophetic verses  
Thoughts that are expressed are already dead  
Reality recorded is already passé  
Admissable becomes inadmissible  
The poet faints at the sight of the last sunset  
The evil objects dissolve in darkness  
The poet retreats into the occult  
And the moon becomes the moonbow.

*A Gherasim Luca*

in memoriam

C'est un vent malsain qui n'attise nulle cheminée  
Nous semblons lancer des fleurs à des poètes qui ne  
peuvent plus les sentir  
Hommage à ceux dont les oreilles ne peuvent plus  
entendre nos chants  
Mauvaises nouvelles de Paris : Luca s'est laissé tomber  
dans la Seine  
Mort d'un ange déchu, par capitulation romantique  
pareille à celle de tant d'amoureux au cœur brisé  
Musiques de jazz bands pour nécessaires suicides  
Ce monde n'a pas de place pour les poètes  
Les poissons chantent sa petite taille  
Les barges, les hors bord, les ferries  
Ressentent la poussée gravitationnelle  
De ce plongeur surréaliste sans masque à oxygène  
Il flotte sur la pure rêverie  
Il tangué sur le pur amour fou  
Par-delà Notre-dame, par-delà Saint Germain des Prés  
Il brave la poésie française et sa langue tragique  
Il se replie sur la langue universelle de l'immortalité  
Maintenant prêtons attention à ses vers prophétiques  
Les pensées exprimées sont déjà mortes  
La réalité inscrite est déjà démodée  
L'acceptable devient inacceptable  
Le poète défaille à la vue du dernier coucher de soleil  
Les mauvais objets se fondent dans les ténèbres  
Le poète se replie dans l'occulte  
Et la lune devient l'arc de lune.

Valery Oisteanu

Traduction française : P. Lamarque

Extrait de TEMPORARY IMMORTALITY par VALERY  
OISTEANU / PASS PRESS NY 1980



*Lament Elégie*

for Eugene Ionesco

Pour Eugène Ionesco

Eugene, Eugene, I want to say farewell  
To the father of cosmic rebellion  
Hot rain wets my hair as I think again of the times  
We met by chance in '78  
And later each time you were in New York  
I remember you dressed as Tennyson in a Virginia  
Woolf play  
And later undressing in the NYU theater  
For whom the tea brews?  
How come you buy rhinoceros steaks?  
There is a gaping hole in the roof of the theater  
Maybe I never told you that I was accused in Romania  
Of conspiring with you against the Commies  
Eugene, Eugene, I keep your autographed book next to  
my bed  
We are connected in a spiritual order of Zen-Dada  
We are connected like Old Masters of absurdity  
Like explosive charges before detonation  
We are arrows of struggle  
against fossilization of our senses and emotions  
Conspirators against hate  
Against atrophy of inspirational trance  
Of induced creative psychosis  
Orgasms for the masses!  
Eugene, Eugene, you are my saint of the Surreal Game  
The bold strippers are lap-dancing for you  
We are laughing in cascades while the last tyrannies  
are crumbling  
And your name becomes an adjective  
Like Ubuesque, like Kafkaesque, like Ionesque  
Eugene, Eugene, we pray for you again and again  
Eugene, Eugene.

Eugène, Eugène, je veux dire adieu  
au père de la rébellion cosmique  
Une chaude pluie mouille mes cheveux  
Alors je repense aux temps  
Où nous nous rencontrâmes par hasard en 78  
Et plus tard à chaque fois où tu revins à New York  
Je me souviens de toi habillé en Tennyson dans une  
pièce de Virginia Woolf  
Et plus tard te déshabillant au NYU théâtre  
Qui est-ce qui prépare le thé ?  
Comment fais-tu pour acheter des steaks de rhinocéros ?  
Il y a un trou béant dans le toit du théâtre  
Peut-être ne t'ai-je jamais dit que je fus accusé en Roumanie  
d'avoir avec toi conspiré contre les Cocos  
Eugène, Eugène, je garde ton livre dédié près de mon lit  
Nous sommes en contact dans l'ordre spirituel du Zen-Dada  
Nous sommes en contact comme des Vieux Maîtres de  
l'absurdité  
Comme des charges explosives avant la détonation  
Nous sommes flèches dans la bataille  
Contre la fossilisation de nos sens et de nos émotions  
Nous conspirons contre la haine  
Contre l'atrophie de la transe inspiratrice  
des créatives psychoses induites  
Orgasmes des masses !  
Eugène, Eugène, tu es mon saint au Jeu du Surréal  
les strip-teaseuses effrontées sont en piste pour toi  
Nous éclatons en cascades de rires tandis que les  
dernières tyrannies s'effondrent  
Et ton nom devient adjectif  
Comme Ubuesque, comme kafkaesque, comme Ionesque  
Eugène, Eugène, nous prions pour toi encore et encore  
Eugène, Eugène.

Valery Oisteanu

Traduction française : P. Lamarque

Extrait de TEMPORARY IMMORTALITY par VALERY  
OISTEANU / PASS PRESS NY 1980

*If Death Were Not Enough*

to Benjamin Fondane

Even in death will you ignore the poet forever?  
Benjamin, Benjamin, they stole your happiness  
    They stole your sister, Lenie  
    They killed most of your friends  
    And burned their books and yours  
    If death were not enough  
They destroyed your illuminated manuscripts  
The rest of your writing forgotten in the trunks of  
    history  
In the pockets of the inmates at Birkenau  
    If death were not enough  
The concierge got paid 500 francs  
    For turning you in to the Gestapo  
    If death were not enough  
    You went in search of G-d  
    But had to die to find it  
Carrying with you this unuttered poetry  
    An existensist in an existential world  
    In the land of stupor  
Your eyes were asking, is G-d dead?  
    Is poetry dead in the Holocaust?  
    But poetry is an angry spirit  
    A ghost in the land of zombies  
    A poltergeist in the Juddenfrei Europe  
    The walls are embracing you  
And the walking, cynical corpses carrying other corpses  
    In the land of nothingness  
    But we will not surrender  
The poetry falls like a waterfall of crystals.

Valery Oisteanu

*Comme si la mort ne suffisait pas*

à Benjamin Fondane

La mort vous laisse-t-elle ignorer à jamais le poète ?  
Benjamin, Benjamin, ils ont volé ton bonheur  
Ils t'ont volé ta sœur, Lenie  
Ils ont tué presque tous tes amis  
Et ils ont brûlé leurs livres avec les tiens  
Comme si la mort ne suffisait pas  
Ils ont détruit tes manuscrits enluminés  
Oubliés tes autres écrits, oubliés dans les coffres de  
l'histoire  
Dans les poches des pensionnaires de Birkenau  
Comme si la mort ne suffisait pas  
La concierge a reçu 500 francs  
Pour te conduire à la Gestapo  
Comme si la mort ne suffisait pas  
Tu étais parti à la recherche de Dieu  
Mais pour le trouver tu as dû mourir  
Emportant avec toi cette inaudible poésie  
Un blanc dans un monde existentiel  
Au pays de la stupeur  
Tes yeux interrogeaient, est-Il mort Dieu ?  
Morte la poésie dans l'Holocauste ?  
Mais la poésie est un esprit en colère  
Un fantôme du pays des zombies  
Un poltergeist dans la Juddenfrei de l'Europe  
Les murs t'embrassent  
Et les marcheurs, corps cyniques charriant d'autres  
corps  
Au pays de rien  
Mais nous, nous ne renoncerons pas  
Aux chutes du poème comme une cascade de cristaux.

Traduction française : P. Lamarque

Extrait de TEMPORARY IMMORTALITY par VALERY  
OISTEANU / PASS PRESS NY 1980

p o è t e s  
d u m o n d e

# d i a l o g u e e n p o é s i e

force, dans la mesure où elle se construit pas à pas au fil des auteurs, qui, grâce à une saine ambiance d'émulation, créent ensemble un mouvement qui témoigne d'un présent partagé.

Néanmoins, un rapprochement avec GRUPO CERO doit se faire car il serait criminel de se couper d'une revue d'une telle qualité de parole, de liberté.

E.B.

## Poésie et psychanalyse : Grupo Cero

*Take a gulp of breath and burrow into deep matter: not into the one voice, but into the many. (Respire un grand coup et plonge dans le profond de la matière : non pas fait d'une unique voix, mais de plusieurs.)*

Gregory Whitehead

*Grupo Cero*

[www.poesiagrupozero.com](http://www.poesiagrupozero.com)

Par Eric Bertomeu

Grupo Cero, cette maison d'édition, car il s'agit de cela, en ligne pour les éditoriaux, les extraits d'œuvres poétiques, traite de poésie autant que de psychanalyse. Elle a su, tout comme Ronald Laing, faire ce lien absurde parce qu'évident (cf. St. Augustin). Elle a su laisser parler la poésie comme langage d'une autre nature, structurellement, langage détenteur de règles propres, nature si aisée d'accès à condition de vouloir lâcher la construction obsessionnelle d'un réel imposable et opposable comme nous le faisait pressentir Rimbaud dans son 'Je est un autre' ou comme l'a magistralement dévoilé Lacan. Je n'oublierai pas Jung et son voyage dans la symbolique traditionnelle (signes extérieurs, dit-il, visibles, tangibles d'une réalité intérieure, voire spirituelle...).

Mais... je ne suis pas un spécialiste de la psychanalyse, loin s'en faut.

L'autre aspect fondamental de cette revue est son ambition, que je partage tout à fait, de placer son cheminement au cœur du monde méditerranéen sans faire l'impasse sur ce qui est autre que l'héritage grec et son avatar romain.

Cette revue du GRUPO CERO est un modèle du genre dans sa volonté de remplir tout un espace d'écriture et de lecture en rapport avec la psychanalyse, mais c'est peut-être aussi sa faiblesse.

Elle ne peut être comparée à la revue LA PAGE BLANCHE qui, à première vue, peut paraître trop diffuse, sans objectif éditorial précis. Pourtant là est sa

## *La Page Blanche*

Par Pierre Lamarque

Non, le Grupo Cero ([poesiagrupozero.com](http://poesiagrupozero.com)) et la Page Blanche ([lapageblanche.com](http://lapageblanche.com)), ce n'est pas le même combat, même s'il s'agit dans les deux cas de sites collectifs de poésie ; ...l'Internet étant considéré comme un lieu de poésie.

D'abord il faut, bien entendu, comme le Grupo Cero, reconnaître l'importance de la révolution psychanalytique. Pour tout le monde l'invention de la psychanalyse représente une révolution aussi bien intellectuelle que culturelle ; la psychanalyse constitue un des fondements des sciences humaines modernes. Mais la Page Blanche se reconnaît ailleurs que dans la psychanalyse, dans un « *nous est ailleurs* », qu'Eric Bertomeu suggère...

Une page blanche c'est un no man's land, un lieu désert, sans habitant, n'est-ce pas... Pour l'habiter notre Page Blanche édite une revue de poésie, pas écrite par un groupe de sybarites, ou par un cercle de longanimes, à la rigueur une spirale de ...

Et, pour mieux définir ce qui nous différencie du Grupo Cero, ce groupe espagnol de poètes inspirés par la psychanalyse, Eric Bertomeu aurait dû rappeler notre devise qui est simple : « *refus des banalités, des clichés, esprit d'ouverture* », et non pas seulement dire que notre doctrine est « diffuse »... Oui, diffuse elle l'est, mais comme un nuage, un nuage qui passe...

Notre Page Blanche ne s'appuie pas sur un socle idéologique : ses participants sont des poètes, des écrivains, des critiques des penseurs venant de tous les horizons...

Enfin, j'ajouterai que, bien sûr, je ne renie pas pour moi les origines méditerranéennes invoquées par Eric, évidemment, mais, je le répète, la présence parmi nous à la Page Blanche de poètes venant d'autres horizons, m'a convaincu que les bons mensonges et les mauvaises histoires de la planète circulent maintenant dans le filet des ordinateurs et plus seulement par les ondes, ou dans... les livres.

P.L.

## *Je veux*

*“Parle-moi m'a dit doucement l'univers”*  
Cruz Gonzalez

Je veux que tu apportes dans tes mains  
les sons du vent,  
l'adieu déchiré s'ouvrant dans le ciel  
comme une litanie.  
La densité du mot interdit  
et le couteau qui décore les têtes des amoureux.  
Je veux que tu coupes  
l'air indifférent de l'après-midi  
avec ta voix,  
ton imprévisible voix de saut, d'épée,  
de femme et de point cardinal.

Je veux que tu arrives  
parmi les syllabes brisées de ton étoile,  
parmi les rues pavées  
à l'instant de tes lèvres nues,  
à l'instant de tes lèvres de langue,  
tes lèvres d'entrailles et d'échafaud  
par où monte et descend l'éternité.

Que tu arrives dissoute dans ta ceinture  
couleur de longitude,  
je veux  
dans l'intermittent bois  
que décrivent tes pas,  
sauter de solitude en solitude,  
entre les pulsations,  
la nuit  
et ton silence déchiré.

**Pilar García Puerta**

École de Poésie Grupo Cero  
Atelier Samedi 17h  
Coordination: Carmen Salamanca  
Madrid, 06-06-01  
Traduit de l'espagnol par Clémence Loonis

## *La pierre de l'amour*

De cette pierre  
naîtra l'amour,  
les profondes spirales du temps  
sur lesquelles ta main tissera sur ma main  
l'ombre et le mot,  
la quiète magnitude de ton sein  
respirant le vent de ma voix.  
De cette pierre,  
arrachée de la terre,  
naîtra l'orbite nuptial des planètes  
et le cycle pressé des constellations  
deviendra d'or.  
Les atomes dispersés  
de leur figure minérale  
brûleront en ta présence,  
rendant sa lenteur et son infini  
à l'éphémère miracle de l'amour.  
De cette pierre, nous l'ignorons,  
grandit le poids et la matière  
du nouveau et du possible,  
de l'incessant mouvement de ce qui vit.

**Ruy Henriquez**

Traduit par Claire Deloupy  
Madrid, 13-6-01



## *Le cœur est un fruit sans noyau*

J'ai vu dérailler des cœurs  
pleins de fraîche marchandise  
et de juteuses années à venir,  
explosés, disséminés  
tout au long  
de rigoles malodorantes,  
près de vertes forêts  
vierges j'ai vu  
leurs derniers battements.

Mélangés en taille  
et contorsion  
cavités couleur du vide  
ils haussaient  
leurs bouches ouvertes au soleil  
demandant du sang.

Des cœurs de style carte  
européenne,  
effilés et très âgés  
comme de la fumée de flambée  
noire et cachée à la passion.

J'ai vu des cœurs comme  
des foies lévogyres  
pleins de cicatrices du temps  
non vécu.  
Rongés par des coups de bec,  
des cœurs sans âme  
dénusés de carcasse  
tombés, tassés  
par les nuages,  
mis en morceaux, effilochés  
par une pluie acide.

Sous les pierres  
les plus petites,  
près des grandes roches  
j'ai découvert  
des cœurs d'ivoire  
impavides,  
du style statue millénaire  
impassibles  
anorexiques de sourire  
pâles comme la lumière  
du phare au couchant.

Des cœurs de tout type  
quelques-uns entre les mains  
inquiets, dansant  
entre les doigts,  
joueurs de peau pamplemousse  
et caresse fraîche,  
des cœurs lascifs  
et écervelés.

Mais le plus impressionnant  
l'ineffaçable  
-à part le cœur de ma mère-  
le seul pour sa splendeur  
fut  
parmi des soies et des pétales  
d'œillets rouges,  
d'assister à la danse  
des apex ventriculaires  
en demi-cercles  
tournant comme un cône  
lunaire dans la sphère d'une montre,  
une systole à la ceinture,  
tranquille,  
comme sept voiles  
descendant sur ta hanche  
tremblante  
comme la fièvre de ma peau  
quand tu t'approches  
et baises mes yeux amoureux  
et baises de mes mains  
les paumes de faim  
et de sueur nocturne.

Ce baiser anonyme à pas de loup  
sur la tempe,  
cette étreinte maritime  
dans la colonne agrafée  
d'années et de labeur,  
ce cœur de près et de marée haute  
de bateau perdu  
entre tes muscles millénaires  
dansant comme un indien ivre  
dans ton sexe vierge  
chaque fois.

**Carlos Fernández del Ganso**

École de Poésie Grupo Cero

Atelier Samedi 19h

Coordination: Miguel Oscar Menassa

Traduction de l'espagnol par Clémence Loonis



## ***Incertitude***

Règne la femelle en chaleur  
un présage  
une silhouette dessine une voix royale.  
Sa mesure chancelante projetée loin des pas ,  
surprise qui broie l'absence  
condense les bruits de chairs.

Cet abandon trouble  
unit une ficelle  
à l'odeur des aventures déchirantes  
qui soufflent leur peur, luxe introuvable,  
leur avenir définitif  
rejetant les yeux de l'enfer.

*Clémence Loonis*  
École de Poésie Grupo Cero  
Atelier : Samedi : 17 h

## ***Une frénésie***

Il ne reste qu'une frénésie  
capable de transformer le pâle  
son d'un souvenir obtus.  
Un amour dilué en strophes de cheveux  
en peau d'archets s'insinuant  
comme des syllabes fanées.  
Ta perplexité se souvient  
à l'aide de clous,  
vielles funérailles sanglantes  
dans leur orifice  
démésuré de tempo,  
de cette excuse mise en vigueur  
pour arracher à nos paroles  
les gouttes de temps  
enlacées  
au hasard de nos prétextes.

*Clémence Loonis*

## ***Je vais avouer***

Cette nuit  
entre des souvenirs tumultueux  
je vais avouer.  
Sur ce chemin de murmures  
où il sera nécessaire que tu cries  
aussi pour moi.  
Je vais avouer.

Les craintes ne clouent pas les lumières  
la frénésie est passagère  
et j'étire mes désirs dans l'attente  
de quelque tragédie inavouable.

J'ai abandonné les angles du passé  
pour te regarder de plus près.  
Une passion me traque  
et je ne peux pas continuer à distribuer des bruits.  
Nue comme une princesse préparée  
dans la sinistre obscurité de tes mains.

Aujourd'hui je vais avouer :  
Une passion me traque  
je cherche la page  
j'épèle coup à coup  
le lieu  
défendant chaque interstice de ta peau.

On ne peut arriver en retard à la passion  
la parole n'attend pas.  
Le rêve  
les plis de ce murmure  
sont des fragments où je cherche  
une autre passion.

*Clémence Loonis*

## *Paroles d'Amelia Díez Cuesta*

Prix de la femme travailleuse de l'an 2001

Je remercie l'Association Pablo Menassa de Lucia, Aula de Poesía y Psicoanálisis, qui me permet aujourd'hui de représenter la femme travailleuse, je remercie aussi la poésie qui a fait de moi une femme et la psychanalyse qui a fait de moi une travailleuse.

Et une femme travailleuse ça veut dire, quelqu'un qui travaille non seulement par amour ou pour qu'on l'aime, mais aussi quelqu'un qui travaille pour l'ordre du désir humain, car nous savons qu'il n'y a pas mal d'amour mais plutôt mal du désir. Le désir se passe toujours entre les mots, entre lui, elle et le monde, alors que l'amour est toujours amour de soi.

Nous nous aimons nous-mêmes dans l'autre, l'amour est réciproque ça veut dire ça, alors que le désir est mot à mot, puisque nous ne sommes, nous aussi les hommes, pas autre chose qu'une conversation.

Travailler cela inclue penser l'argent et cela est plus interdit pour la femme que de penser le sexe. C'est pour cela que l'inclusion de la femme est si difficile ce qui produit une situation où l'on pourrait interpréter que la nécessité sociale d'inclure la femme dans le travail a fait qu'on paie moins la femme pour qu'elle puisse travailler sans être tachée par l'argent. C'est pour cela que l'histoire de la femme n'est pas l'histoire de son incorporation massive au travail, mais l'histoire du mot femme.

Ce que nous appelons patriarcat avec des allusions ironiques au patriarcat n'est pas autre chose qu'un déplacement du patriarcat comme Nom-du-Père, ce qui fait que les lois du langage prennent l'articulation de lois de la parenté, où le père est plus une question symbolique qu'une question donnée par les organes des sens.

Il en est de même avec le signifiant femme, puisque c'est un autre des signifiants constitutifs du sujet. L'être humain, homme ou femme, vit au milieu de toutes les contingences : la mort, la femme, le père.

La Sagesse, la Justice, la Beauté, la Dame, sont des femmes, ce qui ne veut pas dire qu'une femme pour le simple fait d'être femme soit sage, juste, belle et princesse.

La communauté des hommes a vite su que tout était semblant signifiant, ils ont vite su qu'ils étaient mortels, qu'ils étaient le petit corps tremblant qui soutenait les armures du chevalier. Lui, il savait que le chevalier c'était lui, et il savait que le chevalier ce n'était pas lui.

La manière de nous constituer comme sujets sexués au moyen de la répression fait que nous ayons construit une

société répressive, bien que la double morale permise pour l'homme, c'est-à-dire que les hommes avaient la permission d'élaborer intellectuellement les problèmes sexuels, alors que pour les femmes la morale sexuelle culturelle leur interdisait toute curiosité intellectuelle. Dans toute inhibition sexuelle il y a une inhibition préalable dans le langage. Cette interdiction s'étend au-delà de la sphère sexuelle.

On parle d'une faiblesse mentale physiologique de la femme, mais l'infériorité intellectuelle indubitable de tant de femmes doit être attribuée à la coercition mentale nécessaire pour la coercition sexuelle.

Et ça, ça ne s'arrange pas avec l'amour libre, on l'a déjà tenté, puisqu'il s'agit de permettre que les mots se combinent selon la loi du langage et non pas selon une interdiction qui tombe sur la fonction de la parole. C'est pour cela que les problèmes sexuels ne se guérissent pas avec le sexe mais en mettant en fonction la parole.

C'est pour cela que je demande que nous arrêtions d'appartenir à l'histoire de la côte d'Adam pour faire de l'histoire de l'humanité notre histoire, que nous abandonnions la lutte contre nos compagnons et que nous recherchions en nous ce dont nous les accusons.

La poésie est la véritable histoire des peuples parce que l'histoire officielle est l'histoire des vainqueurs, c'est pour cela que l'histoire de la femme il faut la chercher dans la poésie, dans l'écriture. Les poètes épiques ont inventé le père et les troubadours la dame, ce sont donc des sublimations culturelles. Ainsi Freud nous dit qu'alors que les anciens valorisaient la tendance sexuelle, les modernes valorisent l'objet, même quand augmente la dégradation de la vie amoureuse.

Tant qu'elle n'aura pas de liberté de parole, elle n'atteindra pas ses possibilités, et liberté ça n'a rien à voir avec dire ce dont j'ai envie, mais avec le fait de me laisser déterminer par la structure du langage. « J'ai refait ma vie mais pas mes sentiments, maintenant je n'ai ni vie ni sentiments ».

Être homme ou être femme c'est peu pour être humain, c'est pour cela qu'homme ou femme ne sont que des données biographiques, ou bien ce sont deux signifiants de la constitution sexuelle de l'être humain, articulés avec les signifiants père et mère.

Dans l'histoire du mouvement poétique et l'histoire du mouvement psychanalytique il n'a jamais manqué de travailleuses femmes.

Attribuer nos soumissions à une force extérieure : hommes, société, opportunités, c'est exclure ou forcluer que nous aussi, les femmes, nous appartenons à ce que nous expulsions. Ce n'est que si nous nous impliquons et au lieu de vouloir changer les autres, nous produirons un changement en nous, nous réussirons à sortir de l'illusion du malheur personnel.

Depuis l'arrivée des Droits de l'Homme il y a eu un recul dans l'histoire de la femme, parce qu'elle est passée à la revendication de ses droits ou dans l'attente qu'ils lui soient concédés, c'est-à-dire que l'idée de droit sans

travail a envahi ce siècle avec un adieu au devoir. Et le devoir a emporté la dette symbolique, cette dette qui se paye uniquement en la produisant. Les poètes sont toujours en dette avec la poésie qui leur a tant donné, les scientifiques avec la science, l'homme et la femme avec les hommes et les femmes qu'ils ne connaîtront jamais.

Ce siècle nous a vaincu et la psychanalyse nous a vaincu aussi en venant nous révéler que notre silence n'est pas le mystère de l'amour, en nous invitant à nous faire habitants du langage, puisque c'est la première fois que l'on dit à la femme de parler.

Entre la frigidité où on obtient l'insatisfaction et la nymphomanie où la satisfaction n'est jamais obtenue, dans une certaine mesure une autre forme d'hommage à l'insatisfaction, elle jouit en prêtant un service sexuel, c'est-à-dire qu'elle jouit plus embrassée qu'embrassant, elle jouit quand lui, il lui fait croire qu'elle est la cause de son désir, ou bien sa Dame.

Dans la clinique j'ai vu se transformer, dans le processus d'une grossesse, une jeune princesse, qui ne l'avait été que dans la promesse, en une reine mère, passant à demander inconsciemment que lui soit rendu hommage, prenant caractère d'offense jusqu'au fait de s'adresser à elle sans consentement préalable, et pas dans un autre règne que dans celui de sa vie quotidienne.

Les êtres humains sont doublement trompés, parfois nous croyons que le reflet de notre image est une personne et parfois que les personnes sont des images, c'est pour cela que les pactes symboliques sont nécessaires, non seulement pour accorder mais aussi pour ne pas être d'accord.

Il y a des hommes et des femmes qui souffrent, qui vivent à l'intempérie de la civilisation, et non seulement par carences aux niveaux des nécessités mais aussi par carences culturelles, parce que bien que nous ayons atteint la possibilité d'un haut degré d'alphabétisation, cependant les analphabètes fonctionnels augmentent, c'est-à-dire, ceux qui ont acquis la fonction de la parole et de l'écriture mais qui n'exercent pas ce pouvoir.

C'est pour cela que l'être humain a besoin de quelque chose de plus que de promesses dans l'économie des biens, puisque s'il n'y a pas d'idées et de projets, l'humain se fane.

S'agirait-il peut-être de transformer l'espoir en projet, l'enthousiasme en travail, le préjugé en discrimination, et d'inclure la différence ?

Cette fois c'est la psychanalyse qui amène une nouvelle manière de penser, à la femme aussi, et elle lui propose que parler soit la différence.

Je suis une femme, je suis née il y a un million d'années et j'ai le droit à la parole.

*Amelia Díez Cuesta*

## *Le véritable voyage*

Extraits d'Indio Gris  
De Miguel Oscar Menassa

Attention! Attention!  
nous sommes sur le point de sombrer.

Vous aviez cru,  
que nous naviguions  
sur un puissant transatlantique  
et cependant je vous le dis:  
ma vie  
est un petit radeau amoureux.

Je vois surgir entre les ombres  
une lumière que personne n'éteindra.  
Formée de vers et de parfums  
comme des vents insondables  
comme une cataracte de chair  
abandonnée  
qui enfin  
trouve son royaume.

Règne de nuages  
d'antiques parfums  
et de parfums inconcevables.  
Petits radeaux amoureux  
toujours sur le point de sombrer.

Ramez jusqu'à rester sans forces et, là,  
vous comprendrez le motif de ma passion.

Nous irons sur les plus beaux fleuves  
et avec le temps  
nous oserons les grands océans  
la beauté des bourrasques en mer  
et nous craignons toujours de disparaître,  
petits, dans cette immensité qui nous entoure.

Savoir nager ou être grandioses  
ne nous servira à rien  
pour arriver  
nous devons  
maintenir le radeau à flot  
et nous nous maintenir  
sur le radeau.  
Voilà  
tout le mystère.

Un jour le bateau se brisera  
en mille fragments

et chacun devra apprendre  
à se soutenir sur des morceaux de planches.

Si le poème est possible, possible est la vie.

Ramez  
agonisez en ramant  
jusqu'à sentir que seul  
c'est impossible.  
Restez sans forces.  
Regardez comme d'autres rament  
et comme je rame moi-même  
les mains ensanglantées par l'effort  
sans repos  
jusqu'à trouver dans ce mouvement  
le poème.

Et chacun aura son petit radeau amoureux.  
Maître de sa vie et de sa mort  
il peut s'étendre sur le radeau  
pour toujours  
ne plus ramer  
et laisser les eaux  
l'emporter n'importe où.

Et un autre ramant désespérément  
en le voyant  
écrira un poème.

Ramer dans n'importe quelle direction ne sert pas non  
plus.

La terre que promet  
la poésie  
est toujours la même.  
On y arrive ou on n'y arrive pas.  
Elle a besoin de rois  
de centaures  
elle se laisse seulement semer  
par des révolutionnaires et des fanatiques  
par des hommes qui sur sa terre  
construisent leur maison et leur famille  
leurs grandes illusions.

Celui qui répète ce qui est fait ne la trouvera jamais.

Ramez  
pour arriver à cette terre  
comme personne n'a ramé  
et il vous sera offert  
à votre arrivée  
des mets qui n'ont jamais été  
offerts à personne.

Et dans les nuits de désillusion

quand rien n'est possible  
dans cette obscurité  
demandez aux plus âgés  
qu'ils vous racontent  
des grands navigateurs  
les anciennes prouesses  
dans de petits bateaux de papier.

Chaque partie du chemin parcouru  
aura ses dangers.  
Rien ne sera facile pour le poète.

Viendra l'amour et il faudra s'éprendre

jusqu'à sentir que la chair  
tremblante est un poème.  
Et ainsi arrivera  
l'inoubliable nuit  
où pour un instant  
cette passion sera la poésie.

Face au doute ne pas cesser de ramer.

Prendre dans nos bras  
fortifiés comme des griffes  
par la cruauté de l'exercice,  
la personne aimée  
et continuer à ramer  
avec les dents si c'est nécessaire.  
Avec le temps elle, aussi,  
fera de l'exercice avec nous.

Ensuite, à deux, à trois,  
entre tous,  
une fois rompue l'immensité de l'unique  
viendra la mort.  
Et aucune vaillance ne vaudra  
parce qu'elle se targue  
d'avoir tué  
tous les vaillants  
à la première rencontre.  
Et aucune lâcheté ne vaudra non plus  
parce qu'elle tue tout ce qui fuit.

Pour rencontrer la mort  
il est nécessaire  
d'avoir appris quelque chose de l'amour:  
Ni fuir. Ni s'en prendre à rien.  
Apprendre à parler tranquillement  
voilà ce qu'enseigne l'amour.

Quand elle s'approchera  
et qu'elle viendra pour nous  
avec son regard immense  
comme elle-même est immense,

la laisser s'approcher  
jusqu'à ce qu'elle écoute notre respiration  
entrecoupée par la rencontre.  
Et elle attendrie  
comme c'est sa coutume  
nous tendra la main  
pour que nous accompagnions  
votre majesté  
à l'immuable  
règne du silence.

Là  
quand s'abandonner  
est le plus facile  
regarder dans ses yeux  
l'immensité qui lui appartient  
et lui dire entre les dents:  
Mort aimée  
mon amoureuse  
j'écrirai ton nom  
sur tous les murs  
j'embrasserai  
sans crainte tes lèvres  
comme jamais  
aucun homme ne l'a fait  
et je t'aimerai tu verras  
entre le sang,  
dans les grandes catastrophes  
et je t'aimerai aussi  
quand un blanc bourgeon  
règnera sur ton cœur.

La grande émotion  
qui parcourt son manteau noir  
en se retrouvant dans un poème  
fait de la mort une femme.  
Elle aussi finira par ramer  
tranquillement jusqu'à la rive  
et elle partagera mon pain et mes amours  
et elle volera durant les nuits  
pour abriter en son sein,  
ceux qui ont cessé de ramer  
et elle reviendra  
pour me rencontrer  
et me raconter ses prouesses.

Comme si chaque fois  
était la première  
je recommencerai à respirer  
comme respirent les athlètes  
et l'ayant appris d'elle  
je la regarderai attendri et je lui dirai:

Ma mort amoureuse  
et elle  
sera heureuse.

Ensuite il faut continuer à ramer.

Ils nous demanderont  
et nous dirons:  
nous avons été avec l'amour  
et nous avons été, aussi,  
avec la mort.  
Au début ils ne nous croiront pas  
ils diront que pour l'homme  
c'est impossible.  
Ils nous demanderont des preuves,  
nous, nous leurs montrerons  
comme si c'était le ciel  
quelques poèmes  
et nous réussirons par ce geste  
qu'arrive jusqu'à nous  
le temps de la moquerie.

De grandes embarcations qui ne cherchent rien  
parce qu'elles croient avoir  
passeront une fois et une fois encore près de nous  
en essayant de couler avec leurs jeux  
notre petit radeau amoureux.

Ils nous appelleront  
de leurs luxueuses embarcations,  
des noms  
dont on nomme les déchets.  
Poètes. Fous. Assassins.  
Et dans le brouhaha stupide de leurs jeux  
tout sera possible.  
Ils nous jetteront quelques pierres  
et ils se diront  
rien ne les offense et furieux  
ils nous crieront:  
Battez-vous, lâches! Défendez-vous.

Et mille fois et mille fois encore  
les yeux exorbités  
par la fatigue  
et aussi par la surprise de voir  
notre petit radeau amoureux  
suivant son chemin  
et nous,  
y ramant tranquillement.

Après avoir traversé  
sains et saufs le chemin de la moquerie  
viendra je vous l'assure  
le temps de l'or.

Lassés de leurs propres rires  
ils voudront jouer à notre jeu.  
Combien coûte ce bois  
sur le point de pourrir  
que vous utilisez comme embarcation?  
Et combien votre vie?  
Combien ces vieilles cartes  
de navigation  
et combien ces poèmes?

Ils coûtent, monsieur,  
ce que coûte à un homme,  
cesser de s'appartenir  
et se livrer au poème.

Combien d'argent cela coûte-t-il?

Tout et rien  
peut-être votre propre vie.

Combien d'argent coûte  
ma vie alors?

Tout et rien.  
Votre vie est de paroles  
comme toutes les vies  
et cela, si j'ai bien compris,  
ne vaut rien.

Et combien d'argent coûte penser ainsi?

Tout et rien.  
Il faut se plonger  
ramer et ne rien attendre.  
Voilà ce que ça coûte.  
Se plonger et ne rien attendre  
dans les ténèbres,  
vers une autre obscurité plus grande  
le poème.

Une fois amoureux  
de l'amour et la mort  
et rejetés l'or  
et la moquerie considérés comme impurs  
viendra, et de nulle part,  
parce qu'elle  
a toujours vécu avec nous,  
la folie.

Le pire de tous les détroits.  
Elle surgit imprévue,  
la surprise  
étant la loi de son destin  
et elle ne vient pour aucune lutte  
parce qu'elle amène le désir  
de se lier d'amitié avec le poète.

Et quand elle arrive  
elle nous dit entre autres murmures  
que son monde et le monde de la poésie  
sont un même monde.

Face au doute il faut continuer à ramer.

Difforme elle se laisse modeler  
par nos paroles  
tandis qu'elle a aussi sa grandeur  
J'ai de l'amour, nous dit-elle,  
ce déchaînement  
et la passion  
éternelle de la mort.

J'ai pour habitude  
de mépriser l'or  
et cependant  
l'ardent désir de tuer  
qu'engendrent les lois  
d'être intoxiqué de folie.

Là, elle et la poésie se ressemblent.

Au moment de se rejoindre  
dans notre regard,  
comme si elles étaient une seule chose,  
la poésie, vieille louve de mer,  
rame un moment avec nous  
pour nous montrer  
que la folie  
depuis qu'elle est arrivée  
reste dans le même coin  
sans ramer  
se rappelant tout le temps  
son passé.

Contents  
d'avoir compris  
la différence  
nous enfermons la folie  
dans un poème  
et nous continuons de ramer  
jusqu'à ce qu'un jour,  
convaincus de son inaptitude à la navigation,  
nous la livrions  
à l'amour et à la mort  
pour qu'elle  
prenne son envol.

Miguel Oscar Menassa- 1988

d i a l o g u e  
e n p o é s i e



# n o n p o é s i e d u m o n d e

## Copii Qu'on Forme

L'association Copii Qu'on Forme (Association Loi 1901 ; JO du 02/05/98 - <http://membres.tripod.fr/copforme/index.htm>) relève le défi de l'intégration des jeunes orphelins roumains, victimes de leur passé , au cœur d'une conjoncture économique extrêmement difficile.

Nous avons déjà pu mener une action qui nous a permis de former une vingtaine de ces jeunes de Baia de Cris en Transylvanie, aux Arts du cirque et du théâtre.

Aujourd'hui, ce que nous voulons, c'est aider ces jeunes, sortis de l'orphelinat et vivant dans une précarité extrême, à s'intégrer socialement et éviter ainsi la prison qui guette la plupart d'entre eux. C'est avec l'ambition de changer ce destin que nous travaillons

### L'ECOLE DES ARTS DU SPECTACLE :

La création de **L'école des Arts du Spectacle** et la mise en place des moyens d'insertion des jeunes, est pour nous une priorité absolue.

Il est difficile d'envisager la création d'une école sur le modèle de ce que nous connaissons déjà dans notre pays en raison du niveau d'éducation de ces futurs élèves et aussi de la rareté des artistes pédagogues. Il ne s'agit pas non plus de se substituer au système éducatif roumain, mais bien de travailler avec sa collaboration.

Cette Ecole s'adressera à des jeunes orphelins à partir de 14 ans qui montreront des talents particuliers dans les domaines artistiques et dont la poursuite de la scolarité dans un cursus normal n'est plus raisonnablement envisageable.

Elle devra pouvoir accueillir 25 jeunes et fonctionnera de façon autonome pour 25% dans tous les domaines de sa structure, ceci afin de créer chez les jeunes,

une dynamique de prise en charge.

Le système proposé devrait permettre à ces jeunes de sortir progressivement de l'assistanat, tout en développant chez eux, des talents encore à l'état embryonnaire et de combler, sur une année, des carences éducatives provenant d'une enfance passée dans des institutions incompétentes.

Il nous faudra un local, du personnel, du matériel... vous comprendrez aisément nos besoins et nos demandes d'aides ou participations.

### L'ASSOCIATION COPII QU'ON FORME ROUMANIE

Nous voulons en effet créer une **antenne de notre association** directement sur le site, en Roumanie. Elle aura pour but de veiller à la bonne marche du système de logements des jeunes, avec un rôle de médiateur entre le propriétaire des lieux, et les jeunes que nous tenterons de responsabiliser sur la tenue des lieux et le paiement des loyers.

Elle devra aussi gérer la partie organisation des spectacles et les contacts avec les différentes administrations concernées. Elle gèrera aussi les rapports avec le travailleur social employé en tiers temps pour intervenir auprès des jeunes.

Nous avons eu l'idée de créer un CD avec ces jeunes , d'une part pour les impliquer dans une véritable création artistique, et d'autre part, par sa commercialisation, de recueillir des fonds pour leur venir en aide.

Nous nous sommes donc rendus à **Baia de Cris** avec un professionnel du chant et formateur, pour effectuer la mise en place du groupe et enregistrer le CD .

Le CD comporte 11 chansons Roumaines d'orphelins, d'auteurs inconnus, également de leurs créations originales et d'une ou deux chansons appartenant au domaine traditionnel roumain... et est interprété par 6 jeunes issus de l'orphelinat.

Son Titre : **Viata Noastra** **Le CD est désormais en vente.** Voir rubrique contact !

Avec les fonds recueillis, nous pourrions envisager de :

**\*Acquérir des logements sociaux** pour les jeunes qui en sont dépourvus.

**\*Créer une structure associative locale** d'accompagnement Créer l'école des Arts et du Spectacle

**\*Créer un collectif de défense des Droits de l'enfant** (Pour plus d'infos sur ces points voir la rubrique Nos projets )



## Chers amis internautes

Tout au long de cette première année du millénaire, nous nous sommes battus pour essayer d'obtenir une reconnaissance minimum de notre action auprès des enfants abandonnés de Roumanie et surtout, pour faire en sorte que le CD «Viata Noastra » soit enfin commercialisé de la manière dont il le mérite. Le bilan que nous tirons de cette opération n'est pas positif ...

Nous pouvons parler d'échec. Mais, je me refuse, personnellement à porter la responsabilité de cet échec que nous pouvons encore transformer en succès, nous en avons encore le temps, j'en suis certain ...

Grâce à l'énergie de certains de nos membres et à la qualité indéniable de l'œuvre artistique que représente ce CD, nous sommes quand même parvenus à en vendre suffisamment pour couvrir les frais d'enregistrement, cependant, le but était autre et vous le comprenez bien, il était autre et le reste.

Le renoncement n'est pas de mise chez Copii Qu'on Forme et nous avons déjà engagé d'autres actions visant à la promotion de l'œuvre et à sa rentabilisation, nous aimerions, cependant, qu'avant Noël, nous puissions, comme l'an passé, pouvoir obtenir suffisamment de soutien pour faire en sorte que les jeunes avec qui nous sommes en contact, gardent confiance et survivent patiemment sans que les problèmes d'ordre matériel ne les entraînent sur les chemins de la délinquance.

Nous avons pu, grâce au sponsoring de British Aerospace, de Matra espace (CE), des ventes de CD et également des divers dons de personnes privées, apporter une aide financière directe au jeunes qui chantent sur le CD et faire venir deux jeunes en stage agricole et d'artisanat et nous sommes tout à fait fier de ces actions qui se sont déroulées de la manière la plus agréable et la plus profitable qui soit pour ces jeunes, dont l'un d'eux, nous a transmis un manuscrit d'essai sur la vie des orphelins roumains, essai que nous sommes entrain de traduire pour en faire un ouvrage littéraire que nous espérons proposer à l'édition dans le premier semestre 2001.

Nous voulons maintenant passer la vitesse supérieure et terminer la rédaction de nos projets pour les présenter aux institutions compétentes, européennes et autres afin d'obtenir les fonds nécessaires à leur réalisation.

En attendant nous continuons à travailler sur la commercialisation du CD et à faire appel à la générosité de toutes et de tous pour nous permettre de poursuivre notre action.

La Roumanie s'ouvre à l'Europe et l'Europe s'ouvre à la Roumanie, la problématique des orphelinats est enfin prise en main par l'administration de manière sérieuse, rationnelle et avec des moyens adéquats. Reste que des milliers de jeunes, entre 17 et 22 ans ont été privés d'enfance et, n'ayant pas eu la chance de connaître ce nouveau traitement du problème, se retrouvent aujourd'hui complètement en marge de l'évolution, c'est pour améliorer leur destin que nous travaillons aujourd'hui parce que, si nous ne faisons rien, ils resteront, demain, les laissés pour compte de l'europanisation de leur pays et grossiront de manière considérable les rangs des miséreux dépendant d'une aide sociale que ni vous ni moi ne pourrions ni ne voudrions étendre à l'infini ...

Merci de m'avoir lu, merci de nous aider

Francis pissouraille

copconf@club-internet.fr



<http://membres.tripod.fr/copforme>

n o n p o é s i e  
d u m o n d e

**Eric Bertomeu**

***Nappes de lumière***

En avoir trop dit,  
Et pris le corps ardent de l'amour dans la nasse des caresses  
Avoir cru savoir sonder le silence  
Quand il n'était encore qu'un tumulte de sueur.  
Avoir joui bien sûr ! Mais de quoi ?  
En avoir trop fait, quoique encore faire n'était-il pas pour notre pauvre  
chimie que s'agiter ?  
Et avoir cru à l'ivresse de construire des tours, toujours plus hautes, qui,  
pour finir, ne faisaient que mesurer l'effroi de la chute.  
Ah ! Gens de ma race, gens du Verbe, qu'avez vous donc vu de si extraordinaire  
sinon ces sédiments de lumière abandonnés aux charades d'un reflux ?

## Jean Michel Niger

### *Pelote*

ta bouche étonnamment persiste  
et tes yeux mangent dans ma main...

docile  
ton menton se laisse volontiers  
retenir

cependant, je ne sais pas encore  
apprivoiser le front  
cet effronté...

non plus le nez qui se refuse  
petit organe pas commode...  
prompt à la tangente  
rebelle  
à la moindre évocation...

je ne sais comment vivre  
cette désertion partielle  
du visage aimé

je crains terriblement qu'un jour  
ta figure ne se dévide  
traits par traits  
telle une pelote de douceur enfuie  
avant que j'aie pu la reconstituer...

### *Bijou*

assise sur le lit, tu reprends ton souffle...

une fine perle de sueur roule avec lenteur  
entre tes seins,  
laissant derrière elle un sillon argenté  
qui scintille  
sur l'écrin soyeux de ta peau  
comme un bijou que l'amour viendrait de  
t'offrir...

## Hervé Chesnais

### *Loin du Caucase*

Ils envoient des cartes postales affolantes d'azur depuis des chambres et des dortoirs où le jour n'entre jamais, ils promettent des cadeaux pour tous, le jour de leur retour, tour à tour différé - de fait, ils ne rentrent jamais. Ils cousent des chemises, le torse dénudé. Le soir ils jouent aux cartes à des jeux inconnus, ils rient dans cette langue que nul ne parle ici, le soir ils dansent entre hommes reliés par un mouchoir, ils chantent des chansons où le pays fait mal, puis, pour s'endormir, se racontent sans fin ce qu'ils achèteront lorsqu'ils seront devenus riches.

D'où venez-vous, buveurs de thé qui réchauffez vos mains autour du verre, avant de lancer les dés ? D'où tenez-vous votre courage, beaux visages fatigués ? Ces femmes qui vous attendent, ces enfants qui ne savent rien de votre parole, quand les reverrez-vous ? Quel terme pour la patience ? Votre village a-t-il un nom que je saurais prononcer ? Ce nom, c'est le mot qui manque, celui que je voudrais dire, celui que je crois lire dans vos yeux épuisés.

### *Confiture d'abricot*

Elle vient toujours en juin, elle reste trop longtemps, elle rangerait bien mes placards, elle n'éteint jamais la radio, elle devient la radio puisqu'elle parle sa langue : parfois à l'entendre je voudrais débrancher le poste, la séparer de France Inter. Je renonce. De toute façon que lui dire ? Je ne dis rien. Je la regarde vieillir, je l'entends rétrécir. Son monde palpite de vieilles cousines que je n'ai jamais vues, de querelles familiales de la première importance. Ce que j'en pense ? Rien. Je n'en pense rien. Et nous préparons des confitures dans la bassine de cuivre. Elle trouve toujours les fruits trop cher, toujours moins beaux que l'an passé Elle aime par-dessus tout la confiture d'abricots.

En épluchant les fruits, elle parle de sa mère. Sa mère avait toujours raison. Nous irons fleurir sa tombe. Elle me rappellera qu'elle y a sa place, qu'elle a hérité de la concession. Elle est incapable de la retrouver dans le cimetière, elle la voit toujours plus haut, la tombe, il faut toujours redescendre d'au moins trois rangées de fleurs de plastique, d'anges en faux bronze et de photos vitrifiées. Malade, malade d'elle-même, elle souffre, dit-elle, à en crier, ne crie pas. Elle m'attend le matin au petit déjeuner, me parle France Inter, les dernières hécatombes dont elle est très émue. Je ne réponds rien, je bois mon thé, je me demande comment je vais l'occuper - quand elle s'occupe, elle souffre moins. Je la regarde et j'ai pitié. Je déteste cette pitié.

### *Port-Lin*

Traverser la rue c'était une aventure. De l'autre côté, la plage, le club Mickey, les glaces à l'eau Frigécrème, les sucettes Pierrot Gourmand. Nous connaissions toutes les mares. Nous écrasions des moules pour nourrir les anémones. Auraient-elle survécu si nous n'avions été là ? Sur le perron de la villa, séchaient des étoiles de mer dans une grande puanteur d'iode. Sous un ciel de diapositive, l'éternité des vacances s'égrenait, clameur de cousins rugissant dans des canoës verts, pêche aux grandes marées, arrivée du voilier de l'oncle un soir de calme plat. Nous guettions la moindre vague, nous jouions de toutes nos forces, derniers enfants de la tribu, voués à l'ennui, livrés aux ogres, lavés par des femmes aux yeux bandés, nourris à quatre heures de tartines et de carrés de chocolat Poulain dont nous collectionnions les images. Chignon de la grand-mère, blouse de la bonne, vélo rouillé dans le garage, les choses succédaient aux choses, les détails aux détails, sans jamais vraiment coïncider. Il fallait rester calmes pendant les siestes de la mère, que nous fatiguions, se taire à table, manger du riz au lait, des gâteaux de semoule. Il fallait aller à la messe, rêveries sur les traînées vertes qui coulaient du granit humide, plaisir de chanter des chansons idiotes. Le jour tombait tard sur les rochers. Il fallait être reconnaissants : ce qui nous était offert, c'était le bonheur même, nous ne savions pas goûter aux choses. Nous étions des enfants gâtés. Insupportables. Insupportés. Nous regardions droit dans les mensonges. Très tôt, nous avons su que tout mentait dans ce monde-là. Nous ne le voulions pas pour nôtre. Nous n'y fûmes pas aimés, c'était là notre honneur d'enfants.

## *Souvenir de solstice*

Il nous taraudait le désir, de ces sueurs-là que les nuits de juin font naître à l'heure de la rosée, nous cherchions à l'épancher par les bouches mystérieuses, menthe et tabac mêlés dans des baisers profonds comme les buissons de nos dragues. Nous draguions en ce temps-là. Il y avait toujours des mains pour nos braguettes, des langues pour nos bouches et des queues pour nos culs. Nous cherchions la paix dans le sperme et nos mains crémeuses nous les essuyions dans l'herbe, et le temps de se retourner, il était déjà parti, le marin tremblant du port de Lorient, l'électricien trapu qui disait des ordures dans les bois près de Rouen, celui qui ayant joui pleurait : j'ai deux enfants j'ai deux enfants (c'était l'été dans les jardins du Trocadéro, les travestis guettaient le passage des voitures de luxe). Les folles parlaient haut dans la nuit de Saint-Jean, et nous les haïssions d'être ainsi la grimace de nos amours. Nous n'avions pas compris qu'elles étaient nos indiens contraires, qu'à marcher à l'envers elles donnaient du sens à nos pas. Nous cherchions la fièvre. Elle retombait vite. Les folles riaient, vaines, conscientes

## *Promenade en terrasse*

Ces soirs-là, le soleil n'arrêtait pas de se coucher, la poussière de voler dans nos pas, nos tennys étaient toujours grises, la lumière nous frappait, parallèle au sol, entre deux rampes d'ombre, sur la terrasse où nous faisons semblant de rêver d'Italie. Penchés sur le balustre, nous regardions le fleuve qui décourageait nos métaphores, la pierre jaune de la gare d'en face. Il fallait être indifférents, nous l'étions, qui pouvait deviner, dans le tissage des nos allées et venues, la moindre trace d'émotion, le trouble le plus ténu ? Quand nous parlions ensemble des livres ouverts que nous faisons semblant de lire, c'était pure affectation. Des joggers passaient que nous trouvions mélancoliques, alors que, sans doute, ils ne pensaient à rien. Des heures passées pour crocher un regard, des heures à passer sur la pierre la lame du désir, des heures à peser l'autre en d'improbables rendez-vous, l'autre toujours impondérable disparaissait dans la poussière soulevée par le vent du fleuve, l'autre qui éteint la lumière, nous étions devenus ombres à nous-mêmes, devenus nous-mêmes dans le théâtre de nos mensonges.

## *Le matin vient trop tôt*

Les amants reposés balbutient leurs noms dans les nuits de juin, leurs vêtements oubliés disent le chemin dans la maison, désir et déraison, leurs vêtements froissés comme coquelicots donnent sens au désordre et le goût de leurs peaux le voilà gravé pour toujours - un parfum mieux qu'un tatouage, des saveurs qui valent une enfance. Dans leur bouche le goût des jardins, sur leurs cuisses les griffures des ronces. Endormis les amants se posent, leurs mains s'apaisent il faut les laisser respirer. Les draps racontent leur histoire, elle est facile à deviner. Leurs souffles s'inventent un langage où parlent tour à tour le besoin de dormir, le désir de recommencer. Dans les nuits de juin, souvent, c'est au désir de décider. Le matin vient trop tôt. Leurs peaux déshabillées inventent des figures pour tromper le jour, éloigner les bruits de la ville de leur sommeil électrisé.

## *L'inconnaissable*

Quand tu dors, des chevaux courent vers la rivière du lit. Ce qu'ils y boivent, les fièvres qu'ils y calment, les frissons qui les parcourent alors, voici bien le monde qui m'est refusé par tes yeux fermés. Ta peau c'est douceur d'enfance, goût de crème à la noisette, ta peau c'est la frontière dont il faut me satisfaire. Illusion de tes muqueuses, c'est encore ta peau, plus douce encore, plus humide, mais ta peau, ta peau de l'intérieur, qui protège ton royaume dont je ne sais rien. Peut-être, derrière tes paupières, un archer qui sent l'humus, un chien à l'œil rouge, un jeune homme un peu trop blond, ta mère assise sur un canapé de cuir, des tableaux sur excel, je n'en sais rien. Peut-être suis-je dans le jardin dont tu rêves, roses trémières, delphiniums... Je cueille un bouquet, qui sait ? Je veux un cerisier où les merles picorent. Y est-il derrière ta peau ? S'il y est, qu'il neige de fleurs, que ton mystère me soit beauté.

## Hervé Chesnais

### *Forêt de Saint-Germain*

Il en connaît toutes les allées, toutes les futaies, les parkings à putes, les coins à champignons. Les rythmes de la nature et ceux de la semaine : les ronciers où nichent les grives, les mares gelées de février où sont fichées les branches noires, la lisière à coulemelles, il sait où aller, où être. Il observe les filles qui tapinent dans les camionnettes, les pédés dans l'allée d'Achères, ou derrière la piscine.

Le week-end, c'est promenade en famille, dans les lieux même qu'il parcourt en voyeur les autres jours. C'est cueillette en famille, leçon de choses, le père et ses enfants, c'est tableau de Greuze. Des coureurs traversent les sentiers. Il y a des odeurs de pique nique. Les breaks chargés de vélos se garent aux places où les putes attendaient. Il sort le panier, il sait où sont les cèpes, il évite aux enfants la vue les capotes. La famille ne rentre jamais bredouille.

Un jour de janvier, un samedi gris, c'est promenade en famille, digestion du père, course des enfants. Ils courent, puisque tous les enfants courent, ils courent le frère et la sœur, et s'arrêtent pile devant un vagabond qui dort. Le père qui connaissait tous les secrets de la forêt, le père qui ne se perdait jamais, le voilà qui nous entraîne loin du dormeur –un dormeur gris est un dormeur mort– nous ramène à la voiture, nous y laisse et repart, reconnaître le secret, connaître ce qu'il ignorait, pendant que nos cœurs paniquent. C'était notre premier cadavre.

### *Take care*

Quand il dispersera les cendres dans la Seine, criera-t-il ce qu'il souffre de cette voix-là qui fut celle de l'amour ? Se taira-t-il, la bouche désertée, ou sentira-t-il l'écume du blasphème gercer ses lèvres ? L'aimé mort, qui mourait de longue date, comment lui survivra-t-il ? «Je ne prends pas soin de moi», m'écrit-il. Je le sais.

Je pense à cette amie dont le deuil fit pleuvoir des roses sur l'urne de l'amant qu'elle serrait sur son ventre, qui ne disait rien, dont le visage était une écale d'amande, un masque mycénien, puisque morte à l'amant elle ne sentait plus rien du monde des vivants. Elle aurait marché sur des braises elle n'aurait rien senti, leur fils était comme un galet, cette densité, lisse comme un galet, il n'avait pas dix ans mais déjà savait comment faire pour laisser sans prise les grimaces du monde, lisse comme un galet qui coule dans sa propre solitude. Prends-tu soin de toi, Thomas, aujourd'hui ? Ta mère, elle a repris le chemin du jardin. Elle prend soin d'elle elle est jolie ; cette source en elle, cette force en elle.

Prenez soin de vous. Ne vous penchez pas trop au puits de vos vertiges. Nous attendons votre retour. Vous serez plus graves, nous le savons. Revenez-nous et parlez-nous des morts s'il le faut. Nous écouterons.

## *Yeux, lèvres, l'empreinte*

### *Laurence de Sainte Maréville*

Sous un lacis de branches,  
oblong  
incrustedé de cailloux,  
il roule...

### *Eclipse*

Je te parle, te confie le jour avec  
mes paumes,  
incarnadin doré,  
mouvante, troublée, déracinée  
puis sans un mot  
je dépose ma coquille, relique visage,  
scarifiée d'eau, sur la chaise de bois.

Tu t'abandonnes...  
Pelotonnée sous tes paupières  
je croise, ce ou ces visages qui te hantent  
s'impriment et transforment l'expression  
de tes joues,  
tes allées et venues dans la boucle  
des déserts,  
ces accents surgis du dedans, les regrets  
tes deuils, questionnements...

Je croise là, ton visage  
méconnaissable,  
nos visages, éclipses  
à rincer de soleil.

\*\*\*

Fermées, mobiles tes paupières  
recouvrent, muette, ma faconde.

Tu sommeilles,  
je glisse sur ton épaule le drap,  
parcours chaque grain, chaque ligne  
chaque sursaut de ton visage,  
le sillon caché derrière ton oreille...

Et je m'imprègne de toi,  
en toi,  
comme on crie en silence  
de visage à visage.

I

L'enfant, lui, poursuit sa course effrénée  
essoufflé, un instant s'arrête.

Ramasse un myosotis pâle  
semé sur le chemin,  
presse ses lèvres dessus.

La lune sourit béate  
immobile,  
bilboquet accroché.

Au front de l'enfant :  
les feuilles tombées des étagères,  
ombres et murmures...

II

L'enfant file de nouveau,  
son petit pas pressé, avide,  
qu'affaiblit la distance  
secoue la poussière.

En partance  
il jette  
aux chiens égarés  
les coquelicots en pluie.

Par-dessus,  
par-dessous les clôtures,  
il saute, rampe, hume  
vit !

III

S'approche enfin,  
à pas de ruisseau, d'épis et de lin  
du visage qui roule...



*Pierre Lamarque*

civilisaçion dels stars      somms      e      pantinos  
e strapontins illumins  
de néones

\*

il faudrait  
toute la caillasse absente  
du monde philosophal  
pour changer la peur en rire, et encore

\*

Je femme  
en larmes  
qui parle, parle

Il pleut

\*

mitrillage, plomb,  
bombardements qui font  
des chatouilles

\*

Il jette son dé, déloge l'oie blanche, soupire



Marcel Peltier

*fragment pour un chien*

à tue-tête  
inébranlablement  
il dort  
le chien vert  
avec sa veste trop courte  
et ses yeux d'éléphant.

à tue-tête  
épouvantablement  
il rêve  
le chien vert  
d'un pays étrange  
où les hommes s'aiment

à tue-tête  
inéluçtablement  
elle  
sentinelle  
trop belle pour l'aurore  
dans les bras du soleil  
s'endort  
définitivement

## Marcos Winocur

### *L'immortalité ou la mort ! Nous vaincrons ! Meeting au cimetière*

M.

Madame Non-z-Yeux, toujours aussi inopportune, vient de rendre visite à une famille, emmenant la jeune fille, de quatorze ans à peine. Voilà pourquoi nous nous dirigeons vers le cimetière. Nous, qui donc était-ce, nous ? Deux générations : les parents et les enfants, les uns plus ou moins soixante-huitards et nostalgiques, les autres de jeunes garçons touchés de très près, à commencer par les camarades de la jeune fille. Nous fûmes tous lui donner le dernier adieu. Cependant, la cérémonie funèbre prit une autre allure, tourna en protestation, oui, elle se transforma en un meeting contre la mort, dans sa propre demeure, au cimetière.

Je m'explique, ceux du dedans continuaient à se mettre dedans. La jeune fille, victime d'un virus, s'était éteinte en trois jours et, au lieu de la musique qu'elle aimait tant, les pleurs avaient éclaté. Et si toute mort s'avère injuste parce qu'il nous reste toujours quelque chose à faire dans le monde des vivants, celle-ci, la mort d'une jeune fille de quatorze ans, paraissait infiniment plus injuste, une violation de la règle établie par le grand-père des historiens, le Grec Hérodote : en temps de paix, les enfants enterrent leurs parents ; en temps de guerre, les parents enterrent leurs enfants.

Ou alors, serions-nous en temps de guerre, sans que nous nous en soyons rendu compte ?

Je l'ignore. En tout cas, ce qui se produisit, ce fut un meeting contre la mort. La vérité m'oblige à signaler que dès l'entrée au cimetière les Groupes d'Action Utopique s'étaient mis à distribuer des tracts brandissant les consignes de Mort à la mort ! et de Plus jamais de mort ! Cependant, les assistants ne leur prêtèrent guère d'attention, tant chacun était occupé à chercher une place sur le chemin du cortège. Sous le soleil brûlant s'était ainsi rassemblée une foule immense, deux files entre la porte du cimetière et le four crématoire, entre lesquelles passa le cortège. Lorsque celui-ci parvint à son destin, il y eut un cri, comme si la douleur s'était rouverte face à une seconde mort ; nous avions accompagné la jeune fille lors de la veillée funèbre, considérant qu'elle était endormie, peut-être malade, ce qui expliquait sa pâleur, et nous avions parlé à voix basse pour ne pas la réveiller ; mais maintenant, au moment de la livrer à l'incinération, la mort reprenait ses droits, pour la deuxième et ultime fois. C'est alors qu'un cri déferla pardessus les têtes, et nous nous demandâmes :

- Qui est-ce ? La mère ? Le père ? Les deux ? La soeur aussi ?

Il y eut un temps où les enfants représentaient le bien et nous, dans notre entêtement, nous continuons à le croire ; nous, bien sûr, les anciens membres des défunts Clubs d'Hallucinés, promotion soixante et soixante-dix, orphelins après le grand effondrement. Et par ailleurs, nous ne sommes pas en très bonnes relations avec Dieu. Dans ces conditions, à qui nous raccrocher face à la mort, sinon à nos propres enfants ?

Et c'est ainsi qu'avec cette jeune fille de quatorze ans, chacun ressentit ce jour-là sa propre mort. Nous pleurions pour elle et pour nous-mêmes, remettant en cause la condition humaine : nous sommes mortels et fragiles, un simple virus, en dépit des progrès de la science, peut arrêter la musique et déclencher les pleurs ; et, en plus, dans les vies fugaces qui sont échues à chacun d'entre nous, les choses, je le répète, n'ont pas été pour le mieux, bien au contraire.

Et nous le ressentions ainsi : chaque échec est une petite mort, et la mort, le Grand Echec, le Grand Echec Final : c'était l'impression que nous ressentions.

Et plus encore ce jour-là au cimetière, lorsque le cri vint nous calciner comme le soleil et, comme celui-ci, nous alla droit dans les yeux. Et nous baissâmes la tête. Et emplis d'effroi nous embrassâmes nos enfants, notre conjoint, nos amis. Et le contact des corps nous ranima. Et nous levâmes la tête et le soleil nous alla droit dans les yeux. Et nous devînmes alors tous multitude, c'était déjà la protestation, comme passant d'un rêve à un autre : là-haut, perché sur le four crématoire, quelqu'un s'adressait à nous, c'était un jeune homme armé d'un porte-voix, ses paroles rebondissaient entre les tombes :

- Camarades –oh ! ça faisait si longtemps que je n'avais plus entendu prononcer ce mot -, s'il vous plaît, gardez le silence.

Les murmures cessèrent, tous les regards se tournèrent vers l'orateur.

- Nous avons décidé d'organiser un meeting contre la mort, fatigués que nous sommes de ses caprices et de ses procédés arbitraires. Permettez-moi de vous lire une proclamation des Groupes d'Action Utopique : «Camarades, savez-vous que les carpes, ces poissons idiots, vivent en pleine santé plus de deux cents ans, tandis que l'homme, avant-garde de l'évolution, meurt bien avant ? Que dame crocodile continue à pondre jusqu'à l'âge de trois cents ans... ? Eh bien, camarades, jusqu'à quand allons-nous tolérer de telles injustices ? Camarades, il est temps de changer cet absurde plan de Mère Nature. Et pour aller au-delà des demi-mesures et pour adopter une position révolutionnaire, décrétons l'immortalité ! Plus jamais la mort ! Oui, camarades, nous serons comme des dieux. Les cimetières seront chose du passé, transformés en un parc d'éternelle verdure.

L'immortalité ou la mort ! Nous vaincrons !»

Ayant terminé de lire la proclamation, l'orateur descendit sans proférer un mot de plus. Le meeting au cimetière avait pris fin. Lentement, nous nous retirâmes en nous tenant par la main, par la ceinture, par les épaules. On voyait s'éveiller d'anciennes fraternités et personne ne voulait rester seul, craignant que la mort, poursuivant sa ronde, ne vint chercher sa propre tête.

# *La Page Blanche* en vacances

(Quelques participants)



1.Santiago Molina 2.Pierre Lamarque 3.sonneur 4.Eric Bertomeu 6.Michaël Lapouge 7.Constantin Pricop

# lapageblanche

juillet/août(2001)-numéro(13)

**www.lapageblanche.com**

**Directeur de la publication :**

Pierre Lamarque

**Directeur de la rédaction :**

Constantin Pricop

**Réalisation :**

Mickaël Lapouge

**Ont collaboré à ce numéro :**

sonneur, Santiago Molina, Paul Raucy, Catherine Raucy,  
LJH, Valery Oisteanu, Eric Bertomeu, Clémence Loonis,  
Claire Deloupy, Jean.Michel Niger, Hervé Chesnais,  
Laurence de Sainte Maréville, Marcel Peltier, Marcos  
Winocur

**Abonnement :**

Pour recevoir six numéros par courrier électronique,  
et soutenir l'association La Page Blanche, adresser un  
chèque ou un mandat de 50FF / 7,62€ (à l'ordre de  
l'association La Page Blanche) à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre  
adresse électronique.

Dépôt légal : à parution

ISSN 1621-5265.

©2000-2001 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par  
La Page Blanche est interdite sauf autorisation.